

L'IRRÉSISTIBLE HISTOIRE
DU CAFÉ MYRTILLE

1

MARY SIMSES

L'IRRÉSISTIBLE HISTOIRE DU CAFÉ MYRTILLE

VOLUME 1

Roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Julie Groleau



VOIR DE PRÈS

Titre original : *The Irresistible Blueberry Bakeshop & Café*

© Mary Simses, 2013

© NiL Éditions, Paris, 2018 pour la traduction française

© 2018, Voir de près pour la présente édition

Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-37828-146-5

VOIR DE PRÈS
www.voir-de-pres.fr

*À Bob et Morgan
À la mémoire d'Ann et de John*

Chapitre 1

Un accueil glacial

— N'avancez pas, c'est dangereux !

Mais il était déjà trop tard lorsque j'entendis quelqu'un crier ces mots. Les planches du ponton s'affaissèrent sous mes pieds avant de céder. Elles se brisèrent, le bois pourri se cassa net, et je fis un plongeon de trois mètres dans l'océan glacé du Maine.

J'aurais peut-être pu, pendant une fraction de seconde, remarquer l'homme se précipiter sur le ponton en m'intimant de m'arrêter. Si mon corps s'était tourné de vingt degrés sur ma droite, il m'aurait été possible de le voir courir vers moi en agitant les bras. Mais j'avais le viseur de mon appareil photo Nikon collé contre mon œil et zoomais sur une forme face à la mer – la statue d'une femme dans une robe à volants, tenant ce qui ressemblait à un seau rempli de raisin.

Je me débattis pour remonter à la surface, luttant frénétiquement de tous mes membres.

Mon cœur battait à tout rompre et mes dents claquaient à cause de l'eau froide. Je compris que je dérivais, et vite : un courant puissant, rapide, me faisait tournoyer et m'entraînait loin du ponton. Je refis surface en toussant, au milieu d'une mer agitée, écumante et pleine de sable. Je continuais de m'éloigner du rivage, heurtée par les vagues qui emplissaient ma bouche et mon nez d'eau salée. Prise de tremblements irrépressibles, je sentais mes bras et mes jambes s'engourdir. Comment l'océan pouvait-il être aussi froid en cette fin juin ?

Luttant contre le courant, je tentai de nager le crawl du mieux que je pouvais. Je battis des pieds et repoussai l'eau jusqu'à ce que mon corps devînt douloureux. Malgré cet effort, j'étais emportée toujours plus loin, poussée par une houle puissante.

Tu étais une bonne nageuse, quand tu étais à Exeter, me rappelai-je. Tu es capable de revenir. La petite voix dans ma tête essayait d'être confiante, mais ça ne fonctionnait pas. La panique m'envahit jusqu'au bout des doigts et des orteils. De l'eau avait coulé sous les ponts

depuis ces années-là. J'avais passé trop de temps assise derrière un bureau, à gérer des dossiers judiciaires et des acquisitions, et pas assez à améliorer ma brasse papillon.

Brusquement, le courant qui m'avait emportée se calma. J'étais entourée d'un mur de flots noirs et de crêtes écumeuses. Devant moi s'étendait l'océan béant, sombre et infini. Je me tournai et, l'espace d'un instant, je ne vis rien d'autre que des montagnes d'eau. Puis je fus soulevée en haut d'une vague, et le ponton ainsi que la plage m'apparurent, terriblement loin et minuscules. Je repris le crawl en direction du rivage – respiration, battements, respiration, battements –, mais mes jambes, trop fatiguées pour avancer, me semblèrent atrocement lourdes.

Je nageai sur place. Mes bras étaient si épuisés que j'eus envie de pleurer. Une douleur aiguë me vrilla le menton et, quand je tâtai mon visage, mon doigt fut taché de sang. Je m'étais coupée, probablement pendant ma chute.

La chute. Je ne savais même pas comment cela s'était produit. J'avais eu envie de voir la ville depuis la mer, comme l'avait fait ma

grand-mère lorsqu'elle était enfant ici, dans les années 1940. J'avais marché sur la plage, poussé une barrière et m'étais avancée sur cette plate-forme flottante. Quelques planches manquaient, une partie de la rambarde avait disparu, pourtant tout allait bien jusqu'à ce que je marche sur une latte un peu trop molle. À l'évocation de ce moment, je me sentis retomber en chute libre.

Une vague me gifla le visage et je bus la tasse. Entortillé autour du cou, mon Nikon cognait contre ma poitrine et, telle une pierre, me tirait vers le fond. L'appareil photo ne marcherait plus jamais, je le savais. D'une main tremblante, je passai la sangle par-dessus ma tête.

Un souvenir de mon dernier anniversaire me revint soudain en mémoire. Un dîner au May Fair, à Londres, mon fiancé Hayden qui me tendait une boîte emballée dans du papier argenté et une carte avec ces mots : *Joyeux trente-cinq ans, Ellen. J'espère que cela rendra justice à ton talent extraordinaire.* À l'intérieur de la boîte se trouvait le Nikon.

J'ouvris la main et laissai la sangle s'échapper de mes doigts. J'observai l'appareil sombrer dans l'obscurité. Mon cœur se brisa en l'imaginant au fond de l'océan.

À cet instant, je me mis à penser que je n'allais pas m'en sortir. J'avais trop froid, j'étais à bout. Je fermai les yeux et laissai les ténèbres m'envelopper. J'entendis le frémissement des vagues tout autour de moi. Je songeai à ma mère, que je ne reverrais plus jamais. Comment pourrait-elle supporter la mort de deux êtres chers presque à une semaine d'intervalle – d'abord ma grand-mère, puis moi ?

Et qu'en serait-il de Hayden, à qui j'avais assuré avant mon départ ce matin-là que je ne resterais qu'une nuit à Beacon, deux tout au plus ? Il m'avait demandé de patienter un peu afin qu'il puisse m'accompagner. J'avais refusé, arguant que ce serait un voyage éclair. Rien d'important. *Nous sommes mardi*, lui avais-je dit, *je serai de retour à Manhattan demain*. Et à présent, trois mois seulement avant notre mariage, il découvrirait que je ne reviendrais pas.

Je sentis que je m'abandonnais, je laissais l'eau s'emparer de moi ; une impression de calme et d'apaisement me pénétra. L'image de ma grand-mère dans sa roseraie, un sécateur à la main, flotta dans mon esprit. Elle me souriait.

Surprise, j'ouvris les yeux. Au-delà des sombres collines d'eau mouvante, je pus distinguer le ponton. Il y avait aussi quelque chose... non, quelqu'un, un homme, qui se tenait au bord. Je le vis plonger. Il refit surface et commença à nager le crawl à vive allure dans ma direction, ses bras martelant les vagues.

C'est pour moi qu'il vient, me dis-je. Merci, mon Dieu, il vient pour moi. Quelqu'un est là-dehors et il va m'aider. Un petit coin de ma poitrine commença à se réchauffer. J'obligeai mes jambes à battre un peu plus fort et mes muscles se remirent à réagir. Afin qu'il pût me repérer, je tentai de lui faire un signe de la main.

Tandis que je le regardais se rapprocher, mes dents claquaient si fort que je pouvais à peine respirer. Je n'avais jamais vu de nageur si puissant. Il évoluait au milieu des vagues avec

une aisance étonnante. Enfin, il fut suffisamment près de moi pour que je puisse l'entendre.

— Tenez bon ! cria-t-il.

Sa respiration était haletante, son visage rougi, et ses cheveux sombres étaient plaqués en arrière par la mer. Quand il me rejoignit, mes jambes m'avaient déjà lâchée et je flottais sur le dos.

— Je vais vous ramener, m'assura-t-il.

Il prit plusieurs respirations.

— Faites ce que je vous dis et surtout ne vous accrochez pas à moi, sinon nous allons couler tous les deux.

J'avais assez de bon sens pour ne pas m'agripper à lui, même si je ne m'étais jamais rendu compte à quel point une personne en train de se noyer peut facilement commettre cette erreur. Je hochai la tête pour lui signifier que j'avais compris. Nageant sur place, nous nous fîmes face. Je le regardai, et tout ce que je vis, ce furent ses yeux. Des yeux incroyablement bleus – bleu clair, presque bleu glacier, comme des aigues-marines.

Soudain, malgré mon épuisement, je fus submergée par un sentiment d'embarras. Je n'avais jamais été douée pour accepter l'aide d'autrui et, par une étrange règle inversement proportionnelle, plus la situation était extrême, plus il m'était difficile d'accepter quelque secours que ce soit. Ma mère aurait dit que c'était la faute de notre vieille lignée yankee. Hayden aurait répliqué que c'était juste de l'orgueil mal placé.

Toujours est-il qu'à cet instant, je me sentis complètement stupide. Une demoiselle en détresse passant au travers d'un ponton, emportée par les courants, incapable de regagner le rivage et de se prendre en charge.

— Je peux rentrer à la nage, proférai-je en claquant des dents, au moment où une vague s'écrasait sur mon visage. Je nagerai à côté de vous, ajoutai-je, mes jambes aussi lourdes que des blocs de béton.

L'homme secoua la tête.

— Non. Mauvaise idée. Les courants d'arrachement.

— Je faisais partie... de l'équipe de natation, parvins-je à prononcer alors que nous étions soulevés par la houle.

Ma voix devenait rauque.

— Au lycée.

Je toussai.

— Exeter. On a atteint... le niveau national.

Il était si proche que son bras effleura le haut de ma jambe.

— Je vais vous ramener sur la plage, lança-t-il en reprenant son souffle. Vous n'avez qu'à suivre mes instructions. Je m'appelle Roy.

— Et moi, Ellen, fis-je en haletant.

— Ellen, posez vos mains sur mes épaules.

Elles étaient larges, le genre de celles d'un travailleur, pas d'un sportif en salle. Il m'observa en plissant les yeux.

Non, pensai-je, tandis que mes mains engourdies continuaient de s'agiter dans l'eau. Je vais me débrouiller toute seule. Maintenant que j'ai quelqu'un à mes côtés, je peux y arriver.

— Merci, dis-je, mais ça ira si je...

— Posez vos mains sur mes épaules, me coupa-t-il en haussant le ton.